

un *commoetaculum* que observa sobre la cabeza de un *flamen* en uno de los relieves del *Templum Gentis Flaviae* (p. 64-67). Finalmente, se detiene en la serie de *prodigia* y *omina imperii* que se configuran en torno a la dinastía – principalmente Vespasiano – y que justifican la elección divina de Júpiter Óptimo Máximo de su gobierno (p. 67-87). Así, Domiciano cultivaría la vinculación con la deidad a través de la figura del *flamen Dialis* al frente de los *sodales Flaviales Titiales*. El breve estudio de Escámez de Vera constituye el primer tratamiento completo sobre la relación de la dinastía Flavia y Júpiter que comprende, además, una aproximación al colegio sacerdotal de los *sodales Flaviales Titiales*. De los errores tipográficos, son especialmente evidentes los fallos en las separaciones de palabras que se repiten a lo largo de la obra. Por último, podrían haber sido incluidas algunas publicaciones como A. Heinemann, “Jupiter, die Flavier und das Kapitol; oder: Wie man einen Bürgerkrieg gewinnt”, en H. Börm, M. Mattheis y J. Wienand (Ed.), *Civil War in Ancient Greece and Rome: Contexts of Disintegration and Reintegration* (Stuttgart, 2016), p. 187-235; U. Morelli, *Domiziano: Fine di una Dinastia* (Wiesbaden, 2014); o H. Lindsay, “Vespasian and the city of Rome: The centrality of the Capitolium”, *Acta Classica* 53 (2010), p. 165-180.

Carmen ALARCÓN HERNÁNDEZ

Jochen O. LEY, *Domitian. Auffassung und Ausübung der Herrscherrolle des letzten Flaviers*. Berlin, Logos Verlag, 2016. 1 vol., 313 p. Prix : 40,50 €. ISBN 978-3-8325-4225-2.

Directement issu d'une dissertation allemande, l'ouvrage se propose d'analyser la perception et l'exercice du rôle de dirigeant du dernier des Flaviens, procédant pour cela d'une manière assez systématique, très loin de la forme biographique. Problématisant son propos, l'ouvrage veut examiner le règne de Domitien au prisme des analyses d'Egon Flaig et d'Aloys Winterling, essayant de le comprendre dans le cadre de la communication avec les autres acteurs politiques et particulièrement avec le Sénat, en plaçant Domitien face aux « paradoxes » du principat (p. 37-49). Le propos introductif veut aussi, à juste titre, prendre ses distances avec l'histoire psychologisante et la légende noire du tyran. Malheureusement, l'ouvrage ne se donne pas véritablement les moyens de son enquête et le raisonnement, trop abstrait, repose le plus souvent sur des considérations rapides et superficielles et sur des données lacunaires. Ainsi, l'analyse du monnayage de Domitien (p. 64-65) se contente de généralités et de la description d'un seul exemple. On aurait pu attendre une étude dans la diachronie des divers thèmes, une réflexion sur le volume des frappes ; aucun résultat spécifique n'est atteint. L'analyse de l'administration provinciale est tout aussi rapide et ne semble pas reposer sur une connaissance solide de la prosopographie et de sa bibliographie. L'ouvrage classique de Werner Eck sur les sénateurs de Vespasien à Hadrien (1970) manque, ainsi que les articles qui le complètent (*Chiron* [1982 et 1983]). Certains débats historiographiques sont mal restitués : si l'article de Henri W. Pleket sur Domitien et les provinces est cité (*Mnemosyne* [1961]), la réponse, plus critique, de Barbara Levick (*Latomus* [1982]) est ignorée. Ces lacunes bibliographiques semblent au demeurant assez générales : le numéro spécial de la revue *Pallas* (40 [1994]) est sous-employé. Les travaux les plus récents sont aussi trop peu exploités : l'ouvrage

d'Ulisse Morelli est très ponctuellement cité mais jamais réellement utilisé. Les tableaux présentés doivent être systématiquement vérifiés car ils contiennent des erreurs comme lorsque, curieusement, le Norique apparaît comme une province prétorienne (p. 77). Autre exemple, p. 81, à propos de la Dalmatie, Cilnius Proculus figure en 96-97 comme seul gouverneur connu pour le règne. La bibliographie ignore à son propos un article d'Helmut Halfmann (*ZPE* 61 [1985]). Mais surtout le tableau oublie de faire figurer Pomponius Rufus (*PIR*² P 749) et ignore les apports d'une inscription de *Curictae* (*ILJug.* 942) et d'un diplôme militaire (*AE* 2007, 1783) : Pomponius Rufus dirigea la Dalmatie jusque sous Nerva et c'est Cn. Pompeius Licinianus qui lui succéda, Cilnius Proculus ne devrait sans doute pas figurer. On le voit, l'information est insuffisante, et par ailleurs le fait intéressant – la province est momentanément de rang prétorien – est signalé sans être discuté, ni replacé dans la perspective de l'ouvrage. Le cas n'est pas unique. Les lacunes ne portent pas que sur l'historiographie mais touchent aussi les sources : pourquoi citer Lactance sur Domitien mais ne pas mentionner la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate ? Malgré le caractère « romanesque » de l'œuvre, son apport n'est pas négligeable sur l'image du dernier des Flaviens au moment où Dion composait son œuvre, et Philostrate pouvait s'appuyer sur des sources perdues. Si le traitement des principales sources littéraires est plus développé, le lecteur reste souvent sur sa faim : ainsi Pline (p. 135-140) est surtout abordé à travers le *Panegyrique* et le livre 10 de sa correspondance. Sa lettre fameuse sur la grande vestale Cornelia (IV, 11) n'est mentionnée qu'en passant (p. 236) alors qu'une analyse serrée aurait pu apporter beaucoup au propos. Notons au passage que les aspects religieux du « rôle de dirigeant » (*Herrscherrolle*) sont singulièrement négligés, exception faite d'une discussion rapide du célèbre *dominus et deus* (p. 44-47). Il en va de même de certains aspects culturels, comme le rapport à l'hellénisme. Précision et nuances manquent, et le livre enchaîne les fiches dans un plan contrasté dont la nécessité n'est pas évidente et les choix parfois contestables : après l'introduction et la présentation de la perspective choisie, les actions de Domitien sont examinées par catégories : les constructions, la monnaie, les jeux, le gouvernement des provinces (conçu curieusement comme politique extérieure), les armées et les guerres. La partie suivante est consacrée au regard des sources : celles qui sont hostiles (Suétone, Tacite, Pline), celles qui sont favorables (Martial, Stace et Frontin) puis trois auteurs chrétiens (Tertullien, Lactance, Orose). La dernière partie concerne les relations « proches et lointaines » : la cour, le Sénat, les chevaliers. Le propos insiste sur un Domitien capable et actif, réagissant pragmatiquement sans toujours se soucier des réactions du Sénat. Présentés comme impuissants, les sénateurs ne pouvaient s'opposer de son vivant et le critiquèrent après sa mort. En conséquence, on a souvent l'impression, même si l'auteur s'en défend, d'un plaidoyer en réhabilitation – qui est loin d'être aussi nouveau que cela est parfois affirmé. Domitien est finalement décrit comme prenant trop à cœur sa position et son rôle, se coupant du Sénat par une pratique trop forte du pouvoir dirigeant, manquant d'appuis parmi ses proches et dans sa famille et finalement incapable de voir le conflit se développer. Le cadre général des réflexions laisse globalement insatisfait, trop rigide et systématique, mais parfois aussi difficile à saisir (en particulier quant à ce que l'auteur appelle « *der Comment* » – p. 39 ou p. 249 et 251 par exemple – et qui semble l'héritage implicite des pratiques légitimes de gouvernement). La réflexion conceptuelle est nécessaire, la

confrontation avec les autres sciences humaines souvent vivifiante, mais elles ne dispensent pas des éléments de méthode proprement historiques comme l'intérêt pour le document et sa critique ou la périodisation, la prise en compte de dynamiques temporelles. Or le lecteur a plus souvent l'impression d'une compilation d'informations parfois lacunaires, parfois aussi de seconde main, au service d'un schéma théorique rigide et répétitif, parfois caricatural (ainsi de l'opposition entre privé et public p. 250). Peut-être l'auteur a-t-il voulu embrasser trop vite un sujet plus vaste qu'il ne le pensait. On sort donc de la lecture peu convaincu par le portrait de Domitien et de ses rapports avec les forces politiques de l'empire romain. Ajoutons que si les sources sénatoriales doivent être critiquées et s'il faut refuser les spéculations psychologisantes, l'insistance de nos sources sur le caractère de Domitien est peut-être quand même significative. Les rapports politiques ne sont pas seulement une affaire de « communication », ils sont aussi affaire d'affects qui sont à historiciser et à replacer dans leur contexte social. Les détenteurs du pouvoir suprême exécrables, même compétents – et ils ne le sont pas toujours –, existent, leur irrationalité aussi, notre époque – comme les autres – en témoigne. Enfin, la réalisation de l'ouvrage est insuffisante : les coquilles ne manquent pas et l'index des sources (où la *PIR* figure dans les références épigraphiques !) a été compilé de manière automatique sans relecture, ce qui donne une organisation où le livre 10 des lettres de Pline vient avant le livre 2 ; en outre il n'est pas fiable et n'a donc pas d'usage réel. À considérer l'ouvrage et ses insuffisances, on se dit que l'auteur n'est pas le seul à blâmer : un véritable travail de direction éditorial manque tant dans la sélection que dans la relecture, et pour la forme comme pour le fond.

Benoît ROSSIGNOL

Miko FLOHR & Andrew WILSON (Ed.), *The Economy of Pompeii*. Oxford, University Press, 2017. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-433 p., 86 fig., 21 tableaux. (OXFORD STUDIES OF THE ROMAN ECONOMY). Prix : 95 £. ISBN 978-0-19-878657-3.

Un profond renouvellement des connaissances en matière d'économie antique, d'intenses programmes de recherches sur le terrain tant urbain que périphérique permettent une réévaluation des fonctionnements économiques de Pompéi. Il n'est donc pas surprenant que l'équipe oxonienne des « Studies on the Roman Economy » autour de Andrew Wilson et de Miko Flohr ait été tentée de faire le point, trente ans après la thèse de Willem Jongman, *The Economy and Society of Pompeii* (1988). Pompéi cristallise depuis plus d'un siècle de nombreuses questions autour de la définition de la ville antique, de son fonctionnement dynamique ou parasitique, de sa structure sociétale, de l'évolution urbaine entre le II^e siècle av.n.è. et le milieu du I^{er}. Les participants au colloque qui s'est tenu à Oxford en 2012 entendent démontrer qu'étudier une ville comme Pompéi, qui autorise toutes les approches méthodologiques et disciplinaires, n'est pas un « cul-de-sac » comme le prétendait Finley mais une ouverture essentielle dans le débat sur l'urbanisme et l'économie antiques : « Pompeii is perhaps the best place to do it ». Ce qu'ils n'ont guère de peine à démontrer. Une quinzaine de points sont rencontrés. On pourrait en décupler le nombre. On resterait toujours en deçà de l'immense potentiel des cités vésuviennes, avec un inépuisable « excavated housing stock » et un terroir rural encore largement